

de l'origine de ce proverbe. " On trouve, dit-il, dans la *Revue historique de la noblesse* le trait suivant : — Durant les treizième et quatorzième siècles, la région montagneuse qui s'élève entre le Drac et l'Isère, vers la jonction de ces deux torrents, était presque en totalité le domaine d'une immense famille de seigneurs qui portaient tous le nom de Alleman, Vizille, Scheliennes, Uriage, Valnaveys, et les forêts de pins de Champérouse et de Chalanches, et les cimes glacées de Belledonne, étaient, de ce côté, les points principaux de leur domination ; à eux encore appartenait une partie de l'Oisans valhonnais, la rive droite de la Grèze, des châteaux sur toutes les grandes rivières qui se précipitent des hautes Alpes. Jamais souche féodale ne produisit plus de rameaux, et nulle part les membres d'une même famille ne se groupèrent autour de leur chef avec un soin plus jaloux. Tandis que dans la plupart des maisons nobiliaires la discorde, ou au moins l'indifférence, séparait les cadets des aînés, une tradition de famille, peut-être une association secrète et jurée de père en fils, retenait les Alleman dans l'affection mutuelle et dans la concorde. Les premiers-nés, nourris dans les armées, perpétuaient la famille et défendaient la patrie ; les plus jeunes, voués à la cléricature, peuplaient les presbytères et les prieurs du pays, dans le commerce et sous la protection de leurs frères. Entre tous égalité parfaite. Ils se mariaient entre eux, jugeaient entre eux leur différends, et, en toute circonstance, se prêtaient les uns aux autres un infaillible appui. Malheur à l'imprudent voisin qui eût troublé, dans son héritage ou dans son honneur, le plus humble des Alleman ! Sur la plainte de l'offensé, un conseil de famille était réuni, la guerre votée par acclamation, et l'on voyait bientôt déboucher dans la plaine de Grenoble les bandes armées que guidaient au château de l'oppressur les bannières d'Uriage et de Valhonnais. "

La certitude d'être ainsi soutenu devait assurément rendre ces fiers seigneurs d'autant plus irascibles, et il est permis de supposer qu'au moindre prétexte, à la plus légère occasion, ils n'hésitaient pas à chercher à leurs voisins une prompte querelle, en un mot une querelle... d'Alleman.

FERRER LA MULE. — Faire des profits illicites. — Les servantes appellent *l'ause du panier* les profits qu'elles font à *ferrer la mule*. — On appelle parmi les valets *l'ause du panier* les *ferrements de la mule*, les vols qu'ils font à leurs maîtres sur les denrées qu'ils achètent au marché.

SOUS UN AUTRE NOM



EN PLEINE MER

Madame Joliette. Tu as le mal de mer, je crois, cher ?

Monsieur Joliette. Pas la miette. C'est ma vieille dyspepsie qui m'a repris tout d'un coup.

LA DIFFÉRENCE ENTRE MON CHIEN ET TON CHIEN



M. Gordon Setter méchant, (à son voisin). — Votre infernal de chien aboie toute la nuit : c'est insupportable.

M. Pouffier. — Mais le vôtre aussi.

M. Gordon Setter. — Je suis accoutumé au mien.

Deux origines sont assignées à ce proverbe. Certains auteurs le font remonter à Vespasien. Ils s'appuient sur l'aventure que Suétone raconte en ces termes : — " Ayant vu dans ces voyages son mulâtier s'arrêter brusquement pour faire *ferrer ses mules*, et le soupçonnant d'avoir voulu donner ainsi à un plaideur dont ils avaient fait la rencontre le temps de lui parler affaire, Vespasien lui demanda combien il avait reçu pour les fers et il se fit payer une partie de la somme. " L'opinion ne fait remonter le proverbe qu'à l'époque de notre histoire où les conseillers du parlement de Paris avaient coutume de se servir de mules pour se rendre aux séances. — Les valets, disaient-ils, chargés de garder les mules, avaient coutume d'abréger l'ennui de leur longue attente et les intempéries des saisons par le vin et le jeu. Or leurs gages n'eussent pu y suffire, s'ils n'avaient imaginé de lever un impôt sur leurs maîtres, en leur comptant pour leur mule autant de ferrements imaginaires que possible.

Cette dernière origine nous semble plus en harmonie que la première avec le sens actuel du proverbe.

PIER COMME UN ÉCOTTAIS. — Bien que comme tous les peuples montagnards les Écossais soient fiers et belliqueux, ce n'est pas seulement leur légitime orgueil national auquel il est fait allusion ici. En disant *fier comme un Écossais*, on entend rappeler ces archers de la garde écossaise fondée par Louis XI et si célèbres sous ses successeurs par leur dévouement, leur fidélité et le juste orgueil que leur inspirait la pensée qu'ils étaient la plus ancienne des quatre compagnies qui formaient la garde de nos rois.

MANGER DE LA VACHE ENRAGÉE. — Dans tous les pays civilisés des ordonnances de police prohibent la vente comme aliment de la chair des animaux morts d'épizootie ou qui ont été mordus par un chien enragé ; partout aussi le pauvre, habituellement privé de l'usage de la viande et avide de s'en délecter à tout prix, méprise ces sages règlements, et, au risque de compromettre sa santé, achète et mange tout ce qu'on veut bien lui vendre sous ce nom, pourvu que ce soit à bon marché. De là, pour signifier mal nourri, forcé de vivre de privation, on a dit : *manger de la vache enragée*.

Mais ce proverbe se dit encore et plus souvent par extension des épreuves de tout genre qui, dans le cours de la vie, doivent fortifier l'esprit ou grandir le courage. " Oh ! tendres mères, ajoutez une des femmes les plus spirituelles de notre époque ; défiez-vous des méthodes faciles ; les méthodes faciles font les cerveaux paresseux, les cerveaux paresseux font les sots ; aimez vos

enfants, accablez-les de caresses, gâtez-les, donnez-leur mille jouissances, mais ne supprimez point pour eux les difficultés de la vie ; surveillez-les beaucoup, ne les aidez pas trop, empêchez-les de se casser le cou, mais laissez-les se casser la tête contre les obstacles de l'étude ; laissez-les se tourmenter, se décourager, se tromper, s'interroger, se juger, se tromper encore, s'exercer enfin ; épargnez-leur tous les chagrins du cœur, si vous le voulez, si vous le pouvez, mais ne leur épargnez jamais les angoisses de l'intelligence ; bourrez-les de friandises, de gâteaux, de dragées, de confitures, mais ne supprimez jamais de leur ordinaire ce mets généreux qui donne la force et le courage, ce plat merveilleux qui change les ingénus en Ulysses et les patroues en Achilles, cette ambrosie amère qui fait les demi-dieux, cet aliment suprême dont se nourrissent, dès l'enfance, les grands industriels, les grands guerriers et les grands génies : *la vache enragée*.

" Si vous consultiez l'histoire gastronomique des hommes célèbres de notre époque... vous seriez étonnés de la consommation effrayante que ces illustres personnages ont faite de ce bétail privilégié. Un vieux professeur disait qu'un homme qui n'avait point mangé de la vache enragée n'était qu'une poule mouillée. L'image est un peu tourmentée : un homme qui ne sera jamais qu'une poule parce qu'il n'a pas mangé de la vache enragée, c'est assez mauvais comme style, mais comme pensée, c'est bien profond.

" Servez donc souvent ce méchant plat sur la table de la famille, ou, si quelqu'un vient l'y poser malgré vous, ayez du moins le courage de ne pas le faire emporter. "

FAIRE LA MOUCHE DU COCHE. — Ce proverbe qui signifie faire l'empresé, l'officieux, se mêler de tout et à tout, et s'attribuer ensuite le mérite d'un succès auquel on n'a contribué en rien, tire son origine d'une des fables de la Fontaine intitulée *le Coche et la mouche*. A défaut de pouvoir la citer ici tout entière, en voici du moins la morale :

" Ainsi certaines gens faisant les empresés,
S'introduisent dans les affaires,
Et font partout les nécessaires,
Et partout importuns devraient être chassés. "

LES TROPHÉES DE MILTIADÉ M'EMPECHENT DE DORMIR. — Allusion à la rivalité incessante entre Miltiade et Thémistocle ; rivalité si violente chez ce dernier, qu'elle le faisait soupirer au milieu des gloires, des triomphes et des pompes de la faveur populaire. Un ami l'interroge sur cette tristesse : — *Les trophées de Miltiade m'empêchent de dormir*, s'écrie-t-il en tressaillant.

LES ANNONCES DU SAMEDI



ON DEMANDE : Un associé permanent pour un commerce agréable.